

*fait-il  
voyage la  
des plate ma  
wa 5.0 ?*

## Séminaire

Forum des nouvelles images et de la culture émergente  
à l'occasion du XVI<sup>e</sup> festival international de la vidéo de Locarno.

---

Communication de Françoise Holtz-Bonneau,  
fondatrice et responsable du diplôme spécialisé postgrade  
"Communication et création infographiques", Université Lumière-Lyon 2 (France).  
Séminaire des formateurs en nouvelles technologies,  
animé par Jacques Monnier-Raball, directeur de l'École d'arts de Lausanne (ECAL),  
sous le titre "Didactique de l'audiovisuel à l'ère cyber".  
Samedi 2 septembre 1995, 15 h 30 à Locarno (Suisse).

Avec son introduction générale aux formations à l'ère cyber, Jacques Monnier-Raball situe l'ensemble des questions par rapport à la **techno-culture**, formulation et concept lancés en 1972 par René Berger, également initiateur de notre Forum de la culture émergente à Locarno.

La question que j'essaie de survoler aujourd'hui n'est pas tant celle que je viens d'aborder dans mon dernier ouvrage "Création infographique - Le pari informatique du visuel", mais bien précisément celui de la formation à l'ère cyber. L'axe général que je suivrai consistera non pas tant à faire des propositions, comme Jacques Monnier-Raball a eu l'occasion de le faire avec son "nouveau Bauhaus électronique", mais à me contenter de poser des questions, à partir de mon expérience personnelle. Certaines de ces questions seront concrètes, d'autres concerneront plus généralement la cybersociété multimédiatique dans laquelle nous nous engageons — et qui pose des problèmes de formation à un certain nombre de niveaux.

À partir de la présentation de l'animateur de ce Séminaire, vous savez d'où je parle, en tant que chercheur puis enseignante dans le secteur des nouvelles technologies de la communication et de la création. J'ajouterai que depuis près de vingt-cinq ans, je me pose les questions de l'image d'une manière *critique*, en commençant par l'image publicitaire, celle de ce qu'on a appelé la société de consommation, dans le cadre d'une recherche doctorale, et en passant par la Recherche prospective de l'Institut national de l'audiovisuel, où j'ai été chercheur durant sept ans. Mon axe de recherche par rapport à l'image est donc toujours celui d'une observation critique, de jugement.

Et j'ai concrétisé ce regard critique en lançant pour la rentrée 1990, à la demande de l'Université Lumière de Lyon, une formation professionnalisante de 3<sup>e</sup> cycle, transdisciplinaire. L'objectif en était de proposer à des étudiants ayant déjà une formation soit scientifique, soit de sciences humaines, soit artistique, une formation à la fois théorique, de réflexion sur l'image, et une formation pratique. Je pense que ce genre de formation complexe, transdisciplinaire, est utopiquement très intéressant. Il peut même se réaliser : les cinq promotions d'étudiants dont j'ai eu la responsabilité en sont des preuves intéressantes, dans leur diversité. Mais les modes de **fonctionnements** institutionnels que nous avons à travers le monde, avec des universités soit scientifiques, soit de sciences humaines ou encore avec des écoles supérieures d'art dissociées de ces mêmes universités, rendent le maintien ou le développement d'une telle réussite quasiment insoutenable. Dans certains lieux seront abordés les questions de la sociologie des communications, dans d'autres le développement de logiciels de traitement ou de synthèse d'image, dans d'autres encore, on apprendra la prise de vue photographique ou le montage vidéo. D'une manière sérieuse, mais sectorielle, tronquée, donc culturellement truquée.

Mais la transdisciplinarité, déjà relativement peu admise au niveau de la recherche, l'est encore moins lorsqu'il s'agit de formations. Ou bien alors, si elle est favorisée au sommet par des présidents d'université réellement ouverts sur la technoculture, les responsables de ces formations transdisciplinaires deviennent d'emblée des cibles de choix à abattre **prioritairement** par les sous-chefs de l'*establishment* universitaire, immergés dans les routines sectaires et catégorielles, les masques modernistes servant éventuellement à dissimuler la crainte morbide des formations profondément novatrices.

On peut donc bien se poser, comme c'en est le projet à l'ère cyber, des questions à l'échelle planétaire, celles des réseaux virtuels ou réels, mais ces difficultés au ras des pâquerettes n'en constituent pas moins, pour ceux qui sont pris dans les rets de tels projets formateurs, les priorités vitales. Nous arriverons toujours à discuter par Internet avec tel forum de discussion, à échanger des images avec telle ou telle école ou université, mais pourrions-nous continuer à coordonner ou à lancer des lieux de formation aux nouvelles technologies de création, qui soient à la fois des lieux de réflexion et de création concrète, cela est moins sûr... Je ne m'apesantirai pas plus sur ce délicat sujet — il sera éventuellement possible d'en débattre plus tard.

2/7

Au cœur de notre propos d'aujourd'hui, il s'agit bien de poser les problèmes de la formation à la lumière des nouvelles technologies de communication et de création. Quelles formations à l'ère des nouvelles technologies en général, en rapport avec le texte, l'image ou le son, quelles formations à l'ère du cyberspace ?

Depuis plusieurs décades, la communication entre scientifiques s'effectuait déjà par le réseau Internet. Ce qui a changé et fait qu'il est possible de parler de *cyberspace* ou cyberspace, c'est cette généralisation d'usage du réseau, depuis un peu plus de deux ans, à un public beaucoup plus large. Mais, comme le fait remarquer René Berger, il ne s'agit pas seulement d'un **élargissement** quantitatif. C'est bien la nature même de cette communication qui a changé : alors qu'il s'agissait auparavant d'échanges de données, surtout textuelles et informatives, la possibilité est maintenant de navigation multiple et réellement multimédiatique. Chacun d'entre nous peut avoir la volonté, d'établir des relations lointaines, se jouant de l'espace (plus que du temps) pour communiquer sur tel ou tel sujet.

Le paysage général de la **technoculture** se trouve donc profondément modifié. Celui des formations aussi...

Notre environnement multimédiatique n'est plus de même nature.

Tant et si bien que nous ne pouvons plus ouvrir le moindre quotidien ou la moindre revue sans qu'il soit question, souvent d'une manière schématique, **dithyrambique** ou craintive, du cyberspace. Et parmi les questions **prioritairement** abordées, celles de la morale.

En me présentant, Jacques Monnier-Raball a signalé que je m'intéressais particulièrement aux questions éthiques des nouvelles **technologies**. Je lèverai une ambiguïté en précisant que la question centrale pour moi n'est pas tant de craindre les guerres virtuelles par procuration d'images et de morts propres non plus que l'amoralisme du *cybersex*... Que les États et les sociétés s'en **préoccupent**, cela me semble juste et nécessaire, qu'elles prévoient des mesures pour endiguer moralement et juridiquement les déviations possibles du voyeurisme télématique, cela ne me semble pas très important : les garde-fous puritains et juridiques de cette nature sont toujours contournés et aucun arsenal juridique n'empêchera les jeunes ou vieux voyeurs de surfer sur les vagues sulfureuses du *cybersex*. Seule une vraie formation culturelle, culture de l'image comprise, seul l'apprentissage de l'esprit critique peuvent mettre en place les éléments d'une véritable éthique humaniste, images comprises...

Il est donc possible d'entrer dans l'espace cyber. Il suffit d'en avoir la volonté. La volonté, mais aussi les moyens matériels pour le faire. Il faut avoir à manger, ce qui n'est peut-être pas actuellement le cas pour un paysan rwandais ou croate, il faut avoir une ligne téléphonique et un ordinateur, pour communiquer avec tel ou tel forum. Ou bien être raccordé au réseau planétaire *via* son institution, *via* un cyber-café...

Une fois donc ces conditions matérielles remplies, en particulier dans le monde industrialisé, il est possible d'avoir accès à toutes les données numérisables possibles, textes, images ou sons par des réseaux de **télécommunication**. C'est la porte ouverte à l'aventure, aventure qui est au cœur du Forum sur la culture émergente du dimanche 3 septembre, lancé et animé par le même René Berger. Je n'aborderai donc pas plus en détail les questions fondamentales de l'ère cyber.

•

**Revenons-en** au titre de notre séminaire d'aujourd'hui, "La didactique de l'audiovisuel à l'ère cyber". Je pourrais m'arrêter tout de suite : l'ère cyber est avant tout un monde ludique, de navigation dans des réseaux quasi illimités — et apprend-on à jouer ? Le jeu se développe sur le tas. Le jeu est un apprentissage avant tout personnel. Faut-il une formation au jeu cyber ?

Pour répondre à l'invitation de Rinaldo Bianda, j'essaierai malgré tout de poser la question des formations à l'audiovisuel à l'ère cyber. Les **progressions** de l'apprentissage seront-elles les mêmes ? Jacques Monnier-Raball évoquait l'archaïsme encore en vigueur dans la plupart des écoles d'art, où une certaine progression linéaire perdure : on passe du dessin à la peinture puis éventuellement à la vidéo voire à l'image numérique. Quels devraient en fait devenir les nouveaux rites d'apprentissages de l'image, mais aussi de l'ensemble multimédiatique ?

Je vais donc me contenter de poser quelques questions concrètes.

À commencer par celle-ci : quand peut-on commencer à proposer une formation à l'image et à l'audiovisuel ? Mais divisons la question : formation à saisir, à apprécier l'image, les œuvres d'art visuelles ou sonores, d'une part, formation à la conception et à la réalisation d'images ou de sons, d'autre part.

4/7

Je lisais récemment qu'une école primaire allait lancer à la rentrée 1995 une formation au multimédia. Qui ? Pour quoi faire ? Comment ? On a déjà eu la presse à l'école, ce qui était fort louable sans jamais développer le sens du pourquoi et du comment de l'information journalistique. On a encore eu l'audiovisuel à l'école, ce qui n'a guère donné que du sous-film d'entreprise ou du n'importe quoi autosatisfait. On a eu en France le plan "informatique pour tous", sans formateurs réellement formés. On peut se poser des interrogations inquiètes sur les nouvelles improvisations du multimédia.

Je reviens ainsi à cette question qui m'est chère depuis treize ans que je suis chercheur dans le secteur des nouvelles technologies : de nouveaux outils, pour quoi faire ? Question à laquelle s'est ajoutée cette dernière, depuis qu'on m'a fait me lancer dans la formation : quels formateurs, avec quels soucis de savoir-faire pour de nouvelles formations d'art et de communication ?

La tentation est toujours celle-ci, et c'est toujours elle qu'il faut dénoncer : considérer la maîtrise d'un outil, en particulier informatique, comme la clé suffisante pour la création, ou pour la formation à la création, alors qu'il s'agit seulement d'une condition minimale. Autre risque : nous avons les outils, nous sommes bien équipés, le reste suivra. Et les questions fondamentales de la formation ne sont même plus posées...

Je pense que maintenant, après les nécessaires années d'appropriation d'outils très lourds avec des programmations démentielles, les années de l'image techniciste, de l'image hyperréaliste, de l'image obsédée par sa perfection, de l'image-leurre, cachant les possibilités de la création, l'image virtuelle reprenant la vertu de ce leurre, nous abordons, avec ces années '90, la maturité de l'image informatique, de la création, de la multi-crétion. Mais si nous nous laissons aveugler par le technicisme, nous revenons au moins dix ans en arrière. En revanche, de mon point de vue, sans doute fort discutable, nous devons repartir d'une sorte de table rase des modes de création et de formation à la création, mais en nous appuyant paradoxalement sur les savoir-faire des divers domaines de la création visuelle ou sonore. Tout est donc à imaginer pour les formations à l'ère cyber.

Qui va être formé pour former les formateurs ? Des lieux de formation, qui n'existent pas, sont à inventer. Il faut des lieux de formation. J'en ai créé un, vraiment transdisciplinaire, dans des conditions matérielles à la limite du supportable. Mes collègues de Paris VIII ou de Toulouse, pour ne parler que de la France, peuvent faire à ce propos les mêmes remarques désabusées.

Faut-il lutter à ce point contre l'impossible ? Ne faut-il pas auparavant créer les conditions d'un environnement culturel qui permette l'émergence de tels autres lieux de formation aux nouvelles technologies de communication et de création ? Locarno est l'un de ces lieux de réflexion sans lesquels les lieux de formation n'ont pas de sens. Que pouvons-nous espérer du Monte Verità ? La formation aux outils existera toujours. Mais ce qui manque cruellement c'est la formation à la création ou à la communication par ces mêmes outils détenteurs de tant de possibilités.

Et si les nouveaux outils multimédia permettent de faire à la fois du texte, de l'image et du son, encore faut-il que ceux qui s'en servent aient un minimum de formation à la production du texte, à celle de l'image, fixe ou animée, à celle du son. L'outil peut bien être multimédia, mais quand son utilisateur sera-t-il vraiment multimédiatique ?

Où peut donc exister ce type de formation ? Une double question se pose, primordiale : faut-il des formateurs généralistes ou bien des formateurs spécialistes ? Des créateurs aux multiples compétences existent, de par leur propre parcours personnel, un Robert Cahen, à la fois spécialistes de musique et de vidéo, un Michel Bret, informaticien, créateur à la fois de logiciels et de réalisations numériques animées. Ce qui est souhaitable, bien sûr, à défaut de créateurs multi-spécialistes, c'est la constitution d'équipes au multicompetences : des développeurs informatiques, des typographes, des graphistes, des photographes, des cinéastes, des compositeurs...

Mais surtout, quels seront les critères qui présideront à ces formations ? Or, dans un certain nombre de lieux de formation, du fait que nous avons des machines très sophistiquées, l'objectif essentiel de la formation est orienté vers la formation technique, et devient prioritaire par rapport à la création. Il est donc erroné, comme on l'entend parfois dire, de penser que la formation est à la hauteur de son matériel : un matériel relativement modeste sera dans bien des cas un moyen privilégié d'accès à une formation créatrice, au moins comme point de départ, l'expérience de stages sur des outils plus sophistiqués permettant ensuite une extrapolation de la formation. C'est l'expérience qu'ont pu faire nos étudiants dans le cadre d'une université pauvrement dotée mais où la formation était réellement transdisciplinaire. Et où l'imagination a pu se déployer, en exploitant les possibilités spécifiques de l'interactivité pour des créations multimédia.

Bref, faut-il des formations qui permettent de réaliser des performances de haute technologie réaliste ou des formations qui incitent les étudiants formés à exploiter au maximum les possibilités des nouveaux outils, au service d'une communication déterminée ou d'une création recherchée ? Tout comme ce que nous a montré hier soir Jean-Luc Godard, découvrant à travers une nouvelle œuvre les possibilités de la vidéo...

Il faut donc, au départ, qu'il y ait cette passion de créer en exploitant ce que peuvent apporter de novateur les nouveaux outils, mais qu'il y ait aussi en contrepoint cette nécessité de l'analyse et de la rigueur. Pour les formations, je propose donc à la fois la passion de l'exploration des nouveaux outils et la sérénité de l'esprit critique. Ce qui suppose substituer au laisser-aller (avec un trait d'union) et au n'importe quoi, le "se laisser aller et porter" par les surprises de l'innovation et de l'aléatoire.

Enfin, en quoi puis-je poser les problèmes éthiques de l'image, surtout depuis la nouvelle explosion de l'Internet ? C'est donc tout le statut de l'image qui est à poser. D'abord autour des questions classiques : qu'est-ce que le réel de l'image, de la vision ? Encore une fois, le problème éthique de l'image, ce n'est pas que les enfants soient menacés — et la moralisation n'a jamais été une éthique, quand les contournements sont plus vicieux que le "mal" caché... Ne posons donc pas le problème de la moralisation des images, mais celui du droit moral de l'image, si je puis m'exprimer ainsi... Il y a, certes, le droit d'auteur, mais il y a aussi, en dehors de l'auteur même, le droit de l'image à être elle-même, à ne pas quitter son environnement, à ne pas être manipulée de toutes manières.

À l'heure de l'Internet, que devient l'image ? Quelle proie ? Quelle mouche dans quelle toile d'araignée ? Dans quel environnement ? Peut-on la désarticuler impunément ? La recomposer à sa guise ? Le problème était relativement simple du temps de la seule image fixe, puis de l'image déroulée linéairement, sans interactivité possible entre le spectateur et son visionnement, sinon le zapping.

Mais à partir du moment où l'on reconnaît à l'image sa propre vie, les manipulations qu'elle subit, deviennent des manipulations génétiques ! Je proposerai donc, pour terminer, qu'il y ait non pas des lieux d'irradiations culturelles, mais des lieux de radiations et de réflexions culturelles, formations transdisciplinaires comprises, en particulier dans des périodes de transitions technoculturelles que nous sommes appelés à vivre lucidement.

*Lyon-Locarno-Lyon, été 1995.*